

Mon cher Donatello-Versace-qui-s'ignore,

Je viens de dormir deux heures, et il en reste le double avant d'arriver à destination.

Qu'est-ce que je fais, je vous raconte mes rêves ?... Non... Je ne vais quand même pas oser... Ben je crois bien que si. J'ai rien d'autre à faire, de toute façon. Si j'ai le temps de relire avant de... avant de vous adresser ce(s) cahier(s) – je sais pas combien y en aura – je censurerai. Pour l'instant, je ne retiens rien. C'est pas le but.

Je me suis donc endormie sur mon histoire de grand couturier, et mon subconscient, apparemment, a tout de suite adopté l'image (et il est très joueur, mais ne lui en voulez pas...) Il vous a donc transformé en créateur de mode très efféminé (il a vraiment beaucoup, beaucoup d'imagination, le bougre !!... hum) et moi en mannequin sublime avec des jambes interminables (idem...). Sauf qu'au lieu de faire des vêtements sur elle, il défaisait les vêtements qu'elle portait... Il y avait tellement de couches que ça a pris un temps fou, et il ne se lassait pas de l'effeuiller... (on va l'appeler l'Oignon, si ça vous embête pas) Et lui s'extasiait tellement à chaque tenue qu'il découvrait sous celle qu'il arrachait qu'il en avait les larmes aux yeux... (remarquez, c'est un peu normal, les oignons font pleurer, c'est bien connu) Et l'Oignon, elle, trouvait ça agréable... tellement agréable... A chaque fois un peu plus douloureux, mais à chaque fois toujours plus voluptueux... (oui, je sais, ça peut paraître bizarre, mais c'était vraiment ça). Et quand l'Oignon s'est retrouvée tout épluchée, le créateur s'est transformé en magicien, genre Merlin l'Enchanteur, puis en fée... Et là, l'Oignon a fermé les yeux pour mieux sentir ses doigts (de fée, donc) lui fabriquer un nouveau corps...

Je ne sais pas ce que vous en pensez, mais ils ont dû mettre une dose non négligeable d'hallucinogènes dans mon plateau-repas.

Alexis je suis folle, ne m'en voulez pas, mais vous me manquez à un point que je ne pourrais jamais vous faire comprendre... Peut-être que si. Vais-je oser ?

Vous me manquez autant que votre femme vous manque.

Je pleure toute seule sur mon siège, Alexis, j'ai besoin de vous, j'en peux plus de vous savoir loin, inaccessible... pire... indifférent !!!!

Mais alors j'ai pas compté, pour vous ? Hein ? Pourquoi j'ai passé deux heures en votre présence, alors ? Vous pouvez répondre à ça ?

Pourquoi vous m'avez invitée, hein ? Pourquoi vous m'avez demandé de venir ? Parce que vous n'aviez pas envie de passer la soirée tout seul, c'est ça ? Vous avez eu besoin de moi ce soir-là, seulement pour combler un vide ? Et la première venue aurait fait l'affaire ? Alors vous n'êtes qu'un salaud qui profite de sa notoriété pour ramener des minettes à la maison à des fins uniquement égoïstes ?

JE VOUS HAIS !!!!!!!!!

Je vous hais parce que vous vous êtes servi de moi sans me prendre en compte une seule seconde ! Je vous hais parce que vous ne m'avez même pas regardée, vous n'avez même pas essayé de me comprendre, vous n'avez pas voulu saisir l'enjeu de ce que cette rencontre était pour moi ! Je vous hais parce qu'à côté de vous on se sent écrasé, écrasé par votre force, votre putain de célébrité, votre talent, votre charisme, et qu'on se rend compte qu'on n'est qu'une merde. Je suis une rien du tout, Alexis, je le savais déjà avant vous. Mais bêtement, stupidement, j'avais un espoir secret qui était que finalement moi aussi je pouvais valoir quelque chose. Vous m'avez prouvé que non. Merci.

Pardon... Pardon... Je délire, je délire complètement... Je ne voulais pas dire tout ça, je ne l'ai même jamais pensé une seule seconde, je regrette, pardonnez-moi Alexis, pardonnez-moi... Je suis à genoux devant vous, je sanglote, je vous supplie de me pardonner, je vous

aime, je voudrais vous prendre dans mes bras, et effacer tous ces mots, toutes ces horribles paroles gravées sur votre peau, de mes baisers. Vous sentez mes lèvres, Alexis ? Elles glissent sur votre visage, partout, elles caressent vos oreilles, votre cou, vos épaules ; elles descendent... Je veux vous laver de toutes ces ignominies que ma plume a érucées, les aspirer avec ma bouche jusqu'à ce qu'elles m'étouffent, jusqu'à ce que leur venin m'empoisonne et me punisse de ma faute, jusqu'à ce que ces épines me déchiquètent l'œsophage pour vous avoir sûrement fait saigner... Je me repens, Alexis, vous êtes mon dieu, je baise vos pieds, je vous supplie... je vous en supplie... au milieu de mes larmes qui me brûlent les joues et que pour cette raison je ne retiendrai pas... de me pardonner... Et si vous me dites que je ne mérite pas même votre attention alors d'accord, je m'inclinerai, car telle sera votre volonté et... et j'irai errer, pour aller où ? je sais pas...

Je délire, excusez-moi. Je suis fatiguée, j'ai mal à la tête (le moteur d'un avion, c'est bruyant – mais je ne vous apprends rien...), j'ai chaud, j'ai peur... J'arrive à Kuala Lumpur dans deux heures, et je serai seule au monde, ou presque...

Je suis partie pour fuir, Alexis. Pour me fuir. Pour vous oublier, en fait, vous avez dû le comprendre. Evidemment, ce n'est pas en tenant un journal qui s'adresse à vous que j'y arriverai plus facilement... Mais mon but, c'est d'arriver à ne plus avoir besoin de vous parler.

L'écriture soulage. C'est impressionnant. Vous devriez écrire, ça vous aiderait sûrement beaucoup. Surtout que vous, vous n'aurez aucun mal à vous faire éditer. Et partager sa souffrance, la gueuler au monde entier, ça doit soulager un peu plus encore. Mais si écrire, ce n'est pas votre truc, ne vous forcez pas. Ce n'est pas une solution.

Et voilà, Alexis, nous sommes partis tous les deux pour une même mission... Faire son deuil, pour se remettre à vivre et enfin arrêter de survivre. On va faire ce travail ensemble, vous voulez bien ? L'union fait la force, paraît-il. Alors on va se prendre par la main, on va inspirer un grand coup, on va faire le grand saut. Vous êtes prêt à tenter l'expérience avec moi ?...

Il est environ une heure plus tard, et je viens de me relire. C'était pas une bonne idée, les larmes sont revenues squatter mes joues. Mon voisin me regarde d'un drôle d'œil. Il a peur que je refasse une réplique du tsunami in-avionus, ou quoi ?

Passons.

Je reviens sur certains points. Vous ne m'avez pas conviée chez vous uniquement à des fins égoïstes, mais aussi parce que vous saviez que ça me ferait plaisir. Merci, donc, de m'avoir offert cette opportunité.

Mais là où j'étais dans le vrai, tout à l'heure, Alexis, c'est que vous vous focalisez sur votre plaisir personnel de plus en plus à mesure que le temps passe, et qu'une fois qu'en vous-même vous savez que la demoiselle y trouve son compte, vous m'oubliez et vous vous concentrez uniquement sur vous-même et sur ce que ça peut vous apporter. (Ouh la vache, faites-moi penser, quand je me relirai, de reformuler le tout...)

Bref, en gros, voilà ce qui s'est passé dans votre petite tête bien remplie : oh... une jeune femme intéressante... qui me connaît à peine... c'est rare et plutôt reposant... si je l'invite à la maison elle ne va pas passer son temps à me poser les questions idiotes qu'on pose à toute personne célèbre et à me demander si j'ai rencontré telle personne et comment il est en vrai... on va pouvoir avoir une vraie discussion d'adulte, construite... ça va me changer de tous ces superficiels... et ça m'arrange, j'avais pas envie de rester tout seul... et l'inviter pour prendre un verre, ça m'engage à rien... si j'invite un copain il va encore me souler à propos de Natasha... elle, elle va plutôt me parler de sa vie si je la dirige vers ça, et ça me fera une présence... pas besoin d'écouter ce qu'elle dit... juste répondre « oui oui » de temps en temps par politesse... et puis elle pourra le dire à ses copines... elle racontera qu'elle a passé la

soirée avec Alexis de Ballais-Harcourt... j'adore ça... c'est mon côté mégalomanie... je suis pas n'importe qui... je suis même le plus grand... le meilleur... et on se vante d'avoir passé une soirée avec moi... et ce qui est génial, c'est qu'elle s'estimera heureuse que je lui aie accordé deux heures de mon précieux temps... alors elle repartira comme elle est venue... et moi je n'aurai pas fini tout seul... mais je reste libre... tranquille... sans avoir de compte à lui rendre... parce que ce qui est génial, dans tout ça, c'est que c'est elle qui aura l'impression d'avoir un compte à me rendre... et que la seule façon pour elle de me le faire comprendre, c'est de rester discrète... de ne plus me déranger... donc de ne pas essayer de me recontacter... elle est pas belle, la vie ?

Alors Alexis, dites-moi, elle était bonne, cette petite branlette de votre ego ? Parce que ne me dites pas que ce n'est pas de la masturbation de votre mégalomanie, ça !!...

La prochaine fois, faites-vous enregistrer un article dithyrambique sur vous par la voix d'une annonceuse de pub pour téléphone rose, passez-vous-le en boucle...

... et foutez-moi la paix.

Excusez-moi, mais ça doit être ma période colère, rancune, amertume... Je deviens aigrie. Vous croyez que c'est bon pour ma guérison, ça ?

Mais quand même... Il y a un truc que vous n'aviez pas prévu. C'est que, contre toute attente, vous m'avez regardée quand même. Et vue. Enfin non, pas vue, en deux heures ce n'est pas assez... Mais aperçue, au moins. Et que je ne vous ai pas laissé indifférent. Sinon, pourquoi vous m'auriez rappelée ?... Plusieurs fois, jusqu'à me donner un numéro de portable ?...

J'essaye de me rassurer. De trouver une explication. Excusez-moi si ces pensées partent dans tous les sens, mais ça fait des semaines que je rumine ça. Et ça sort dans l'ordre où ça arrive. Peut-être qu'à la fin, je remettrai un peu d'ordre dans tout ça. Mais peut-être pas. C'est pour ça que je précise.

Je viens de me relire. Vous savez Alexis, il y a plus de fleurs dans Fleur que je ne le pensais. Et celle qui a osé écrire ce genre de chose sur vous est une vénéneuse qui ne mérite qu'une chose : l'extermination pure et définitive.

Mais comment ai-je pu être aussi odieuse, aussi laide, aussi insultante, aussi obscène, aussi abjecte ? Pour pouvoir écrire ce genre de chose, et qui plus est sur quelqu'un qu'on aime, il faut être un monstre dénué de toute humanité. Je suis un monstre, Alexis. Refermez là ce cahier. Je vais m'arranger pour faire un malaise cardiaque à la sortie de l'avion. Je ne mérite que la mort et l'oubli. Je suis un déchet nuisible. Je m'exècre. Je ne veux plus jamais entendre parler de moi. Adieu.

Et merci.

Voilà, finalement j'ai osé déranger mon voisin et je suis allée aux toilettes. Je me suis passé le visage sous l'eau glaciale pendant une bonne minute, ça remet les idées en place.

Essayons de comprendre ce qui m'a poussé à écrire ces choses ignobles... Seulement ma rancœur ? Ma rancune ? Ma colère ? Je refuse de le croire. Ce que j'ai dit est trop grave.

Mais alors...

Il y a réellement de la Haine dans l'Amour ??...

Très (trop ?) cher Alexis,

Me voilà enfin à l'hôtel. Avec le décalage horaire, j'ai pas la tête dans le bon sens ni les idées bien en place, mais c'est pas grave. Depuis des heures, je ne pense qu'à la dernière phrase que j'ai écrite dans l'avion (donc voir ci-dessus).

Je vais ai haï, Alexis. Je vous ai haï intensément, et ce n'est pas exclu que je vous haisse encore comme ça dans le futur... Je vous ai haï de toutes mes tripes, je vous ai haï à m'en rendre malade et à en vomir, je vous ai haï à en vouloir me jeter sur vous dans un beuglement féroce pour vous dépecer avec mes dents, je vous ai haï à en désirer vous serrer dans mes bras jusqu'à ce que vous étouffiez, je vous ai haï jusqu'à en être épuisée... et m'effondrer... en prenant votre corps, que j'ai voulu meurtrir, dans mes bras... je vous ai haï jusqu'à ce qu'il ne me reste plus rien d'autre sur cette Terre que ma haine et que je finisse par l'aimer... l'adorer... mourir pour cette haine que je vous vouai alors... et finalement aimer aussi l'objet de cette exécution éperdue...

Je vous ai haï, Alexis. Et cette haine, tout à l'heure, s'est traduite par toutes ces insultes et cette vision de vous aussi fausse qu'humiliante et dégradante. Une personne capable d'autant de haine est plus à plaindre qu'à blâmer, mais les effets de sa haine, quand ils font souffrir quelqu'un dans son honneur et sa fierté, ne sont pas pardonnables.

Je n'aurai donc pas l'indécence d'implorer votre pardon.

Pourquoi, dans cette haine que je vous ai vouée, ai-je tant voulu, ai-je tant senti le besoin, ai-je tant ardemment désiré, m'en prendre à votre corps ?... Quand mes larmes coulaient, quand mes dents se serraient, quand mes cris s'étouffaient, quand mes poings tremblaient, quand mes muscles étaient durs, quand mon souffle était court, pourquoi cette envie, pourquoi cette rage, pourquoi ce besoin de vous mordre, de vous griffer, de vous pincer, de vous empoigner, de sentir le goût de votre peau dans ma bouche, de lécher votre sang, vos larmes, de vous agripper, de vous toucher de tout mon corps, de vous serrer, de vous fouiller avec ma langue, d'enfoncer mes doigts dans vos cheveux, de vous enlacer, de vous entourer de mes membres, de vous faire prisonnier, et de pénétrer votre peau, entrer en vous, me fondre en vous, devenir vous ?...

C'est ça, faire la haine ?

Il y a réellement de l'Amour dans la Haine ??...

Et... et je me rends compte aussi que... que... Je sais pas comment formuler ça mais...

Je l'ai écrit plusieurs fois, déjà... que je délire... que je suis folle... Alors...

Alors il faut vraiment l'être, hein, pour pouvoir ressentir tout ça ?... Vous me faites perdre l'esprit, Alexis, ma raison vacille, elle tombe, elle chute, tout doucement... J'ai beau lui tendre la main, je ne la rattrape que le temps d'un éclair de lucidité, pour qu'ensuite elle m'échappe encore... irrémédiablement...

Vous savez, j'ai une grande sensibilité. Je ressens beaucoup les choses. Un reste d'instinct originel, pourquoi pas... Je ne sais pas. En tout cas, cette... Intuition – appelons-la comme ça – s'est beaucoup développée à l'époque, encore trop proche, où j'étais aveugle... Je perçois les choses, et je les perçois avec justesse.

Je sais bien que nul n'est prophète en son pays mais... Je sens vraiment que je ne m'en sortirai pas. En tout cas, pas indemne. La Folie joue au chat et à la souris avec moi, Alexis, je ne suis pas le félin, et c'est rarement le rongeur qui s'en sort gagnant...

Je suis partie pour fuir. Pour fuir ce démon – vous, ou en tout cas ce que vous représentez pour moi – et l'éloigner le plus possible de moi. Comme un déménagement à grande échelle...

Sauf qu'on ne déménage jamais de soi-même. On fuit un pays, on fuit des lieux empreints de souvenirs, on fuit les preuves de sa douleur – et c'est déjà essentiel – mais on ne se fuit jamais soi-même. C'est même l'effet inverse, Alexis, je m'en suis rendue compte au moment où j'ai refermé la porte de ma chambre d'hôtel.

Ici, rien ne m'est familier. L'univers, les couleurs, les odeurs, les gens, l'atmosphère, le temps, l'ambiance... Je ne peux me raccrocher à rien. Et je suis vulnérable, à cet instant

précis, parce que je suis fatiguée d'un long voyage et que j'ai reçu trop d'informations nouvelles d'un seul coup... L'être humain est ainsi, il a besoin d'être rassuré par une base solide en laquelle il a confiance, sur laquelle il a ses petites habitudes, son univers qu'il s'est construit lentement mais sûrement, jour après jour, et sur lequel il peut compter... Ca peut être un foyer, une famille, un travail, une passion, un amant... Ou tout ça en même temps.

Mais moi, ici, je n'ai plus rien de tout ça, puisque j'ai tout fui. Je n'ai plus cette base « matérielle ». Alors je suis obligée, pour me stabiliser et me rassurer dans ce monde qui me paraît hostile et qui semble m'agresser de toutes parts, de me tourner vers ce qu'il me reste de familier.

Et il me reste moi-même.

Moi, avec mes démons, mes peurs, mes angoisses, mes douleurs, mes plaies béantes... Je me retrouve avec ce que j'ai voulu fuir. Et je n'ai plus le choix. Je dois les regarder en face, vivre avec. Les apprivoiser.

Je me suis enfuie comme une voleuse pour mettre de la distance entre vous et moi, Alexis, mais la seule et unique chose que je retrouve à l'arrivée... c'est vous. Je n'ai plus que vous. Je suis seule, seule avec vous.

Ce cahier en est la preuve flagrante et cynique.

Le problème, c'est que je suis là pour vous oublier. Mais si je vous oublie... je n'aurai plus rien !! Plus rien à quoi me raccrocher !! Alors je vais perdre les pédales... D'un autre côté, si je n'arrive pas à vous oublier, je vais rester dans cet état, oscillant entre la raison et la folie, jusqu'à ce que cette dernière, ingrate, me donne le coup de grâce ?...

J'en arrive à cette conclusion : je ne peux pas vous oublier parce qu'il ne me reste plus que vous, mais il faut que je vous oublie sinon je vais dépérir, d'une manière ou d'une autre.

Alexis...

JE FAIS QUOI, MOI ???!!!...

Dites-moi, vous qui avez vécu et qui vivez encore, quelle est la solution ?...

Evidemment, encore faut-il qu'il y en ait une... Je suis complètement paumée, j'ai la certitude qu'il n'y en a pas et... et je sais plus quoi faire... ni où aller... je ne peux plus partir nulle part, je suis déjà partie, je suis ailleurs... je n'ai personne, ici... je n'ai rien à quoi me raccrocher... je suis perdue... je suis dans le noir... au secours... au secours... Alexis, aidez-moi... venez me chercher, j'ai peur, j'ai peur, venez allumer la lumière... je veux voir, je veux plus être aveugle... je... je... allumez je vous en SUPPLIE allumez allumez...

Tout va bien, juste une petite crise d'angoisse. Je respirais trop vite, trop fort, trop profondément. Hyper-ventilation, donc. Je me suis allongée sur le sol, les pattes en l'air pour faire affluer le sang jusqu'à mon petit cerveau, et tout va beaucoup mieux !!!

Si ça ne vous dérange pas, je vais rester avec vous pour éviter de penser à mon angoisse qui monte. Ça aide, une présence.

Si si, vous êtes une présence.

Vous êtes une bouée de sauvetage qui me maintient la tête sous l'eau...

Je vous aime, Alexis.

Alors, qu'est-ce que je vais bien pouvoir vous raconter d'intéressant ?... Parce que c'est vrai que jusqu'ici, à part m'apitoyer sur mon sort et vous insulter, j'ai pas fait grand-chose...

Et si je vous racontais comment je suis arrivée là ?... C'est une longue histoire. Mais je vais la faire courte. Parce que je tombe de sommeil (ce qui est plutôt une bonne nouvelle : tant que je dors, je ne pense pas – ceci dit, je peux rêver, ce qui est parfois pire, mais bon...).

J'ai eu mon concours, et du jour au lendemain, je me suis donc retrouvée fonctionnaire. Fleur-Agathe, professeur des écoles, pour vous servir. Ce n'était pas vraiment l'accomplissement d'un rêve de petite fille, mais j'étais quand même contente : de nos jours, la sécurité de l'emploi est tellement rassurante... Au mois de juillet, nous avons fêté ça en famille, en même temps que le bac de mon petit frère et la licence de ma petite sœur.

Seulement, cher Alexis, il faut que vous sachiez que cette voie que j'ai « choisie » n'est pas celle à laquelle j'aspire... Je suis devenue instit seulement pour faire plaisir à mes parents, pour les rassurer, et pour être indépendante financièrement parlant. J'aime les enfants, je les adore, et j'aime enseigner, là n'est pas le problème, mais ce n'est pas une vocation. C'est un travail, uniquement destiné à me nourrir, à me loger, bref, à vivre décemment.

J'ai besoin de créer. C'est vital. Je ne peux pas respirer sans générer. C'est comme ça.

Mon idée, c'était de monter à Paris faire mes études, et une fois mon diplôme en poche, prendre des cours de chant, de théâtre, de danse, d'écriture, le mercredi, le week-end et pendant les vacances, pour me former. Et ensuite, courir les castings, les auditions, envoyer des manuscrits... et si possible, que ça marche assez bien pour démissionner de la fonction publique et passer professionnelle.

La chance m'a souri, pour mon premier poste. J'ai décroché un mi-temps. J'allais m'occuper de petits bouts de chou de CE1. Le seul problème, c'est que c'était dans une banlieue réputée très difficile. Mais ça, c'était à prévoir, et je m'y étais préparée.

Le premier trimestre s'est plutôt bien déroulé. J'ai su doser l'autorité et l'écoute, la fermeté et la proximité, et j'ai su me faire respecter de mes élèves et de mes collègues, malgré mon très jeune âge et mon inexpérience.

(Oui Alexis, je refuse toujours obstinément de vous donner le nombre d'années que j'ai au compteur – mais je vous en reparlerai...)

Plus le temps passait, plus je me rendais compte que je n'étais vraiment pas faite pour ce métier – mais je le faisais quand même consciencieusement. J'allais à l'école mécaniquement, déjà quelques jours après la rentrée, l'ennui et la routine s'installaient, je ne trouvais d'intérêt à rien, tout m'était égal, j'étais complètement indifférente à cet univers. Etait-ce ce recul qui a fait que j'ai fini moins névrosée que tous les autres instits débutants qui se sont succédés à ce poste ? Sûrement.

Après les heures de classe et les heures de préparations et de corrections, je filais à mes cours de théâtre avec ce petit filet d'électricité dans le ventre, puis à mon cours de chant particulier avec cette sensation de s'oxygéner le corps et l'âme, puis à mon cours de danse avec ce besoin de se dépasser physiquement pour se sentir en accord parfait avec son corps... Quant à l'écriture, j'y passais des soirées entières jusque tard dans la nuit, avec cette quiétude, cette passion, et cette recherche de l'esthétique qui m'élève dans les plus hautes strates de l'émerveillement et de la satisfaction...

J'aurais pu être très heureuse, Alexis, si ce n'était ce foutu portable qui ne sonnait plus...

Devinez.

Il était une fois, un animateur de rien du tout, même pas doué et même pas (re)connu parmi ses pairs, dénué de tout charme et de toute sensibilité, qui n'était en plus même pas foutu de composer un numéro de téléphone... Ce prince charmant, donc, chevauchant gaiement son scooter blanc à travers la jungle urbaine, se rendait chaque jour au turbin pour finir, à la fin de la journée, par amuser la populasse, apaiser le chaland, et lui donner envie de revenir le lendemain. Du haut de sa tour d'ivoire avec vue sur le fleuve de sa contrée, le prince passait ses journées tranquille peinard à visionner des vidéos et à sélectionner ses gags

préférés. Pour avoir droit à la fin du mois à un gros sac d'écus. Mais au milieu de la forêt, la princesse était perdue. Le prince charmant qui l'avait croisée un jour lui avait tendu la main, l'avait accompagnée faire un tour, et puis lui avait laissé quelques petits cailloux pour qu'elle retrouve sa route, parce qu'il avait bien vu qu'elle était égarée. La princesse, toute contente, avait alors commencé à suivre les petits cailloux semés par le prince, pensant qu'ils la mèneraient à lui. Hélas, les petits cailloux se trouvèrent de plus en plus rares, espacés, et cachés, pour finir par être totalement absent. Alors la princesse s'assit sur le bord de la route et se demanda si c'était le prince qui lui avait fait un coup de pute en lui donnant un peu d'espoir de le retrouver tout en sachant qu'il arrêterait de semer son gravier, ou alors si c'était les horribles Oiseaux du Destin, les terreurs du royaume, qui avaient volé ces cailloux pour la punir (de quoi ?). Alors la princesse resta immobile, sur place, et attendit que son prince se manifestât. Peut-être s'inquiéterait-il de ne pas la voir arriver jusqu'à lui dans sa tour d'ivoire et que, cheveux au vent, il partirait à la recherche de sa belle sur son fidèle Solex des temps modernes !... Mais la belle attendit z'en vain. Elle savait que son prince était vivant, elle l'entendait, elle le voyait même tous les soirs à la nuit tombée, tel un bouffon chargé de divertir un peuple entier avant qu'il ne s'endorme... Elle savait où il était, mais elle ne connaissait pas le chemin pour y arriver... Alors, comme tous les chemins mènent à Rome et qu'il paraît qu'il était pape également, elle décida de se remettre en route, en priant tout bas pour que les Gnômes de l'Angoisse habitant la forêt enchantée ne vinsent pas lui grignoter les doyottes parce qu'elle en avait besoin pour avancer... Et un jour son prince viendrait, et ils se marieraient pas forcément, et ils feraient beaucoup d'enfants (en avoir, ça, c'est un autre problème, faut bien s'entraîner d'abord).

Zi api ènde.

Alexis, il ne faut pas m'en vouloir si l'écriture est quelque peu illisible, mais je me tords de rire toute seule sur mon lit. Les nerfs qui lâchent, certainement.

Je crois que, arrivée à un tel degré de connerie sur l'échelle de Fleur-Agathe, il est temps d'arrêter la cocaïne et de faire un gros dodo. Après une si jolie histoire, je vais sûrement faire de beaux rêves, non ?...

Votre princesse rieuse, pour vous servir, monseigneur.

Alexis riait de bon cœur. Pourtant il les avait lus et relus, ces cahiers, mais ça l'amusait encore. C'était tellement rare qu'on le fit rire comme ça... C'était tellement doux... Tellement agréable... Tellement apaisant...

C'est vrai que quand il avait découvert ces « lettres », il avait été blessé par ce qu'elle disait de lui. Non, en fait il s'était plutôt vexé. Il s'était mis en colère intérieurement, lui demandant qui elle était pour se permettre d'écrire des choses pareilles sur son compte et puis... Et puis il s'était posé et il avait réfléchi. Ces quelques passages acides l'avaient blessé dans son orgueil, pour la simple et bonne raison qu'ils s'étaient avérés très justes...

Fleur-Agathe avait peut-être poussé le bouchon un peu loin, certes, et il pouvait comprendre sa fougue et son besoin d'évacuer ses douleurs et ses ressentiments, mais le fond, le gros de sa pensée, sa manière de l'avoir cerné s'étaient rapprochés de la réalité comme jamais avant elle...

Il se reconnaissait des erreurs. Bien sûr, il ne pourrait encore pas l'avouer à quelqu'un d'autre que lui, mais... Elle avait aussi sa part de responsabilité dans ce qui lui était arrivé. Non, d'ailleurs, dans ce qui ne lui était pas arrivé. En fait, désormais, tout cela n'avait plus vraiment d'importance...

Le plus extraordinaire dans tout ça, c'était que c'était une énième relecture et qu'il avait encore besoin de faire des pauses pour se poser des questions. Sur lui-même, essentiellement. Et ça, le fait de se remettre en question à ce point, ça ne lui était pas arrivé depuis des années. Peut-être même des décennies. Trop sûr de lui, trop confiant, trop certain de ses acquis... Et puis l'image que lui renvoyaient les gens, la presse, ses confrères... Il s'était endormi sur ses lauriers. Paradoxalement, il se battait chaque jour pour les garder...

Bizarre. D'un côté, il était bien installé et plus rien ne lui faisait barrage car tout allait comme il le voulait, mais d'un autre côté il faisait des efforts à chaque instant pour continuer à se construire, à évoluer, à devenir quelqu'un de qui il voulait être fier, et à rester le meilleur. C'était vraiment étrange... Comment on pouvait à la fois faire la sieste et travailler ??...

Alexis restait immobile, les yeux fixes et écarquillés en signe de profonde perplexité. Plus ça allait, et plus cette fille l'intriguait.

Non seulement il soulevait de nouveaux problèmes, mais en plus il se remettait de plus en plus en question.

Elle avait produit un petit miracle. Cette jeune femme n'avait décidément pas fini de l'étonner...

Il se surprit à regarder par la fenêtre. Au même moment, le phare de la Tour Eiffel scruta l'intérieur de son appartement de son œil inquisiteur, mais une fois l'obscurité revenue, il ne put distinguer le ciel. La luminosité de la capitale était trop forte pour qu'on pût voir les étoiles.

Mais il savait qu'elle était là, quelque part.

Il se leva et s'approcha de la fenêtre. Le fin croissant de Lune n'était plus tout à fait dans la même position, mais il était toujours présent, visible. Tout à l'heure, en Bretagne, il était presque vertical. Désormais, il était couché, et lui souriait. Il sourit en retour. Il savait qu'elle n'était pas loin.

Il retourna s'asseoir et se resservit un verre. Une goutte de vodka dans le jus d'orange, seulement. Il reprit le cahier. Il aimait la relire. Il aimait sa présence. Il ne se sentait plus aussi viscéralement seul que ces cinq dernières années. Encore un de ses coups de maître...

Dans un sourire tendre, il la remercia mentalement et retrouva la page où la princesse rieuse s'était endormie...